

L'homme aux sept orteils

Michael Ondaatje

Volume 52, Number 4 (292), June 2011

À lire (avant de mourir)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ondaatje, M. (2011). L'homme aux sept orteils. *Liberté*, 52(4), 39–50.

POÉSIE
MICHAEL ONDAATJE

L'HOMME AUX SEPT ORTEILS

Traduit de l'anglais par Daniel Canty

*Poèmes publiés avec la permission de l'auteur et de son agent,
Ellen Levine*

Publié en 1969 par Coach House Press, à Toronto, dans une édition limitée à 300 copies, *L'homme aux sept orteils*, troisième livre de Michael Ondaatje, marque le début du lent mouvement de son écriture vers la prose romanesque qui lui vaudra, dès le milieu des années 1980, une notoriété mondiale. Dans l'œuvre d'Ondaatje, ce livre discret et inclassable fait suite au recueil de poésie *The Dainty Monsters* (1967), et précède l'éclatement formel des *Collected Works of Billy the Kid* (1970), western poétique qui emprunte aux formes romanesques et dramatiques pour incarner la vie imaginaire d'un jeune hors-la-loi américain.

Ondaatje était alors un de ces jeunes écrivains « expérimentaux ». *L'homme aux sept orteils* se présente comme le livret d'une pièce de théâtre en vers. Trois voix entremêlées portent la narration. Le narrateur anonyme pourrait bien appartenir à la troupe de sauveteurs qui sillonne l'Outback australien à la recherche d'une jeune lady écossaise, M^{lle} Fraser, égarée en pleine nature. Capturée par une tribu d'aborigènes, elle sera sauvée par un bagnard en fuite, Potter.

Ce Robinson a accepté de la ramener à la civilisation contre la promesse qu'elle plaide en sa faveur auprès du gouverneur..

Le texte, qui ne contient ni répliques ni didascalies, donne corps à une sorte de monologue intérieur partagé. Le langage, traversé d'intenses tensions charnelles, semble être l'efflorescence des perceptions et des pulsions des personnages.

Les poèmes qui suivent correspondent aux premières pages que j'ai traduites. Les curieux pourront lire la suite cet automne, lorsque la traduction complète de ce livre paraîtra au Noroît.

— Daniel Canty

M^{lle} Fraser est une lady écossaise qui a fait naufrage sur ce qui est aujourd'hui l'île Fraser, près de la côte du Queensland. Durant six mois, elle a vécu parmi les aborigènes, perdant très vite tous ses vêtements, jusqu'au moment où elle a été découverte par un certain Bracefell, un bagnard déserteur, qui vivait caché depuis plus de dix ans parmi les tribus australiennes. La lady a demandé au criminel de la ramener à la civilisation, ce à quoi il était prêt si elle promettait d'intercéder auprès du gouverneur pour son pardon. Le pacte conclu, le couple s'est dirigé vers l'intérieur des terres.

Au premier signe d'une présence européenne, M^{lle} Fraser s'est retournée contre son bienfaiteur et a menacé de le livrer à la Justice s'il ne décampait pas aussitôt. Bracefell est reparti, désillusionné, vers le *bush* hospitalier. Les aventures de M^{lle} Fraser ont suscité un tel intérêt et une telle admiration qu'à son retour en Europe elle a pu s'exhiber pour six pennies la séance à Hyde Park.

— Colin MacInnes

Le train bourdonnait comme un oiseau
au ras des rails, à travers
le désert les herbes pâles,
l'air tourbillonnait dans les cars.

Elle est allée vers l'escalier sans porte
sentir le vent fouetter ses genoux.
À l'arrêt au réservoir elle est descendue
s'asseoir près des rails, sur des pierres grosses
comme des poignets.

Le train a tremblé, a roulé loin d'elle.
Seulement, elle était trop lasse pour crier.
Reviens, a-t-elle murmuré pour elle seule.

Elle s'éveille, un chien
planté à son épaule
à ne rien faire; il ne la voit même pas
le regard perdu au bout des terres.

Elle sursaute et il trotte
un peu plus loin se lécher le pénis
cette fleur rouge du désert.
Elle détourne les yeux; autour il n'y a que du vide.

Une heure passe.
Enfin le chien bouge. Elle le suit,
la tête nimbée de moustiques.

Ils apparaissent dans la clairière, tournent
des têtes scarifiées d'ornements —
plumes, ossements, peintures d'argile
collés, embrochés sur la peau.
Cordages noirs des muscles,
d'une minceur fanatique.

L'un d'entre eux, l'œil droit manquant
lui apporte à manger sur une feuille.

M'ont épluché les vêtements comme une cosse
ont jaugé ma blancheur
souplesé mes seins soulevé
ma tignasse, leurs doigts
grouillant sur ma tête
puis ils ont ri,
 me lançant
ma robe rouge.

Ils filent droit
comme l'épinoche,
on entend leurs orteils
craquer sous leur poids,
coudes affûtés comme becs d'oiseaux
cuir gris des genoux.

Une géographie sous la plante des pieds.

M'ont léchée
sensation de métal froid, ont enfoncé
des doigts chauds dans ma bouche, ont arraché
mes plombages d'argent,
les ont enfilés, portés en talismans.

M'a léchée
a bavé l'amour à mon oreille
mordu mon lobe à l'os,
l'a mâché — un jonc de mariage
lui pousse là dans l'estomac

puis lui en moi
en ma chair
comme un comme un
tam-tam.

Corps disparus
rétrécis derrière grandes plumes d'oiseaux
muscles poings serrés

ont bondi se sont élancés
en dansant
jusqu'au ciel
se sont lovés en boule
pour replonger —
nouveaux météores, symétriques

Leurs cous se sont étirés
en vagues ondoyantes
muscles fléchis
des cuisses les ont propulsés
têtes à l'envers
pour atterrir au ciel.
Démarches de rôdeurs
hargnes mimées crachant
sur les proies mythiques
bras entrouverts
corps lovés
mordant entremêlés, ont jeté bras et jambes
qui pourraient bien
appartenir à d'autres,

ont hurlé leurs âmes
célébré leurs chairs
tout dévoré et pris du ventre.

Des boucs des boucs noirs, sacs broussailleux au centre
verges dressées oiseaux volant vers toi s'abattant sur toi
et les sourires ces sourires quand ils t'ébouriffent t'entrouvrent
te renversent par terre, sautent viennent sur toi
arcs laiteux fontaines dans ta chevelure
sur ta tête dans ta bouche qui sèchent là
se cicatrisent crispent ton visage
Puis ils se lèvent vont cuisiner du renard ou quoi, ou des boucs
des boucs manger des boucs hisser leurs corps
entrouverts comme des vulves mauves autour des côtes, puis ils
arrachent
pour toi un couteau sous la gorge, une main dans les chaudes
les bouillantes les sombres entrailles qu'ils déchirent
et le sang explose comme de la dynamite
tombe en plein dans la bouche des enfants assis par terre
qui rient le recueillent dans leurs mains
ou vont chercher un bol, du sang comme de l'or au fond des paumes
et les hommes déchiquettent la chair effilochée, leurs muscles
nerfs verts et rouges encore sautillants

cordages tendus, comme toi

et y fourrent la tête
et saisissent vite vite viens vite
VIENS VITE ! le cœur encore battant
arrêté d'un coup, et attrapent le cœur toujours vibrant
entre leurs lèvres dures tranquilles et le dévorent vivant
vivant encore dans leurs bouches leurs gorges battant et puis Bang
encore ! BANG dans leurs estomacs

La nuit le vent
tournoie en tête
butine la sueur de ton corps

à quelques verges, ils
ruent contre la nuit

Ciel cru, à vif

Elle l'a entendu se frayer un chemin ondoyant entre les racines
des quenouilles jaunes.

Les coudes saillant pour garder l'équilibre, replié
à demi titubant, se mouvant comme
un corbeau parmi les herbes la boue et l'eau
il a traversé le tronçon ensoleillé de la rivière
éparpillant ses réflexions jusqu'à ce qu'elles
soient des rayures de zèbres
galopant loin de lui.
Lui, au centre d'un vaste ondoisement
convergeant vers elle
pour lui fouetter les genoux.

Son regard bégaye
devant la couleur soudain
de cette femme sur la rive
robe rouge coincée dans la fente des fesses